

# Et le code s'est fait chair

A propos des mythes  
et des techniques biologiques

*Michel TIBON-CORNILLOT*

*And the code became  
flesh. Myths and  
biological techniques*

**Key-words:**  
*traditional and modern  
techniques, organisms,  
machines, autonomy,  
genetic engineering,  
biotechnology*

Et le code s'est  
fait chair.  
A propos des mythes  
et des techniques  
biologiques

**Mots-clés:**  
techniques traditionnelles  
et contemporaines,  
organismes,  
machines, autonomie,  
génétique.

**Summary** – One of the fundamental historical mutations of the history of techniques is its interconnection with that of modern science barely 500 years ago. Traditional techniques disappeared or were entirely revolutionized; the traditional technical crafts were obliged to take part in a movement whose logic was based on, among other things, specialized tasks and an unlimited political and economic expansion.

These changes are the cause of an erroneous but dominant interpretation, especially in the French academic world, which holds modern techniques to be applications of scientific theories; these techniques are thus confused with what we call the applied sciences or with technology, the suffix *logos* implying scientific rational. Techniques are at best thought of as "servants of science" and at worst, they are merely the application of science.

It is, however, possible to give another interpretation to technical know-how which preserves its individuality without ignoring its interconnection with modern scientific methods and conceptions. This point of view sheds a new light capable of illuminating the position of modern industrial societies so profoundly marked by the development of these new allies, science and techniques.

These reflections lead to two fundamental questions. The first regards the cultural origins of our ignorance regarding the individuality of techniques. The second is closely related: if we accept the evidence suggesting the autonomy of techniques, how to describe this individuality? The reflection on the individuality of techniques thus brings forth another, often ignored aspect, much deeper than often suspected: the close relation between techniques and living organisms.

**Résumé** – L'une des mutations fondamentales de l'histoire des techniques est marquée par leur interconnexion, il y a cinq cents ans à peine, avec les sciences modernes. Les techniques traditionnelles ou bien ont disparu, ou bien ont été totalement remaniées. L'ensemble des procédures techniques traditionnelles ont dû s'inscrire dans des logiques complètement étrangères portant, entre autres, sur la parcellarisation des tâches et la recherche effrénée d'une expansion économique ou politique illimitée.

Ces bouleversements sont à l'origine d'une erreur d'interprétation devenue dominante, particulièrement dans la tradition universitaire française, qui consiste à interpréter les techniques contemporaines comme un champ d'application des théories scientifiques. Ces techniques se confondent alors avec ce que l'on appelle les « sciences appliquées » ou encore, les « technologies », le suffixe *logos* renvoyant à la rationalité scientifique. Les techniques et leurs objets sont dans le meilleur des cas les « servantes des sciences » ; dans le pire, elles n'existent même plus et ne forment qu'une sorte de champ d'application des sciences modernes.

Il est pourtant possible de proposer une interprétation des savoir-faire techniques qui préserve leur autonomie sans pour autant négliger l'interconnexion des techniques modernes avec les sciences, leurs méthodes et leurs conceptions. Cette lecture ouvre un nouveau champ d'analyses capables d'éclairer la situation contemporaine des sociétés industrielles marquées si profondément par le développement de l'ensemble mixte sciences et technique. Ces quelques remarques conduisent à deux interrogations fondamentales. La première concerne la description des origines culturelles de cet aveuglement concernant la spécificité des techniques. La seconde lui est étroitement liée : si l'on accepte l'évidence d'une autonomie des techniques, comment entendre, dès lors, la spécificité qui est la leur?

La réflexion sur l'autonomie des techniques fait alors surgir un autre aspect trop souvent méconnu : l'étroite parenté, sans doute bien plus profonde qu'on ne le soupçonnait, entre les techniques et les organismes vivants.

\* EHESS, 54, Bd Raspail, 75006 Paris  
E-mail: tiboncor@ehess.fr

## RÉCITS MYTHIQUES ET SILENCE DES PHILOSOPHES<sup>(1)</sup>

En cette fin de siècle, l'actualité du mythe s'impose avec insistance, surtout dans le contexte des nouvelles maîtrises obtenues par les techniques biologiques contemporaines qui ouvrent des horizons insoupçonnés. Cet appel au récit mythique a cependant une autre source : le silence des discours rationnels, qu'ils soient à caractère philosophique ou relevant des sciences « molles »<sup>(2)</sup> dites « humaines ». Le discours dominant à propos des techniques biologiques contemporaines, particulièrement dans la tradition française, n'est pas d'essence philosophique ; il relève encore moins des sciences sociales. Qu'on s'en désole ou s'en réjouisse, l'expression linguistique qui les exprime est le récit mythique, en-deçà (ou au-delà) de l'ordre des discours rationnels et ce constat n'est en aucune manière surprenant si l'on veut bien se rappeler quelques points.

### Mythe, cinéma et techniques biologiques : l'exemple de *Blade Runner*

Dès sa sortie en France, le film *Blade Runner*<sup>(3)</sup> fut classé par les critiques parmi les films de série B : pour les adolescents et les incultes. Il disparut rapidement des affiches...pour y revenir quelques années après et ne plus les quitter depuis plus de dix ans. Ce film est devenu en effet l'un des grands classiques du cinéma et son succès croissant mérite un peu d'attention. Le scénario présente une intrigue qui se déroule au début du XXI<sup>e</sup> siècle, dans un contexte dominé par une série de découvertes en génétique et en robotique faites dans les laboratoires de la multinationale Tyrell Corporation. Celle-ci fabrique et met sur le marché des « répliquants » plus forts, plus intelligents que les hominiens et d'autant plus difficiles à repérer que la nouvelle génération est dotée d'un type de mémoire qui lui fournit des pseudo-souvenirs affectifs et lui ouvre ainsi

---

<sup>(1)</sup> Ce travail reprend des éléments d'un article paru dans la revue *Quaderni* n° 26, été 1995.

<sup>(2)</sup> Nous reprenons la distinction classique entre les sciences de la nature (ou sciences dures) et les sciences sociales appelées aussi sciences humaines (ou sciences molles). Que le modèle rationnel des sciences de la nature forme l'horizon des sciences sociales, cela est assez évident ; la mollesse dont il est question ne renvoie pas nécessairement à cette ambition mais sûrement aux pratiques du milieu qui tente de la mettre en œuvre.

<sup>(3)</sup> Le scénario était tiré du roman de Philip K. Dick *Do androids dream of electric sheep ?* (ouvrage paru en 1968 et traduit plusieurs fois en français dont une fois sous le titre *Blade Runner* aux éditions Champ Libre, Paris, 1976). Le réalisateur en était Ridley Scott et l'acteur principal, Harrison Ford.

la voie des sentiments et des désirs. Pour toutes ces raisons, les répliquants sont interdits de séjour sur terre, condamnés à travailler dans les colonies spatiales. Par mesure de sécurité, leur durée de vie, programmée dès leur fabrication, ne peut dépasser six ans. C'est dans ce contexte que se met en place la trame du récit rapporté par ce film (qu'on se gardera de dévoiler).

Ce film ne se situe pas dans le domaine de l'exotisme extra-terrestre. En effet le scénario n'est que fort peu décalé dans le temps et les intrigues présentées ne relèvent pas de la fiction spectaculaire. Tout se joue dans le contexte d'une inquiétante étrangeté<sup>(4)</sup> au sens où l'entend E.T.A. Hoffmann dans son conte *L'homme au sable* (1968) : cette situation créée par la présence d'entités dont on ne peut lire l'identité, des êtres vivants que l'on prend pour des automates, des automates qui passent pour des hommes. *Blade Runner* n'est pas seulement un film de science-fiction ; il incite le spectateur à comprendre une histoire qui traite d'une question actuelle par l'appel à des émotions dont les racines plongent profondément dans le territoire des récits mythiques. La première fonction du mythe dans ses rapports aux pratiques techniques apparaît alors clairement : elle réside dans sa capacité à les exprimer linguistiquement en leur attribuant des enjeux stratégiques. C'est précisément cette fonction que le mythe actualise à propos des techniques biologiques contemporaines.

Il existe de nombreuses définitions du mythe qui renvoient à des domaines fort différents, ethnologie, psychanalyse, linguistique, mais on s'en tiendra au constat d'un connaisseur : « le mythe fait partie intégrante de la langue ; c'est par la parole qu'on le connaît, il relève du discours » (Levi-Strauss, 1958, p. 230). Faut-il ajouter que le mythe est simultanément dans le langage et au-delà : « en distinguant entre la langue et la parole, Saussure a montré que le langage offrait deux aspects complémentaires, l'un structural, l'autre statistique ; la langue appartient au domaine du temps réversible, et la parole à celui d'un temps irréversible... Or le mythe se définit aussi par un système temporel qui combine les propriétés des deux autres. Un mythe se rapporte toujours à des événements passés : « avant la création du monde », ou « pendant les premiers âges », en tout cas « il y a longtemps ». Mais la valeur intrinsèque attribuée au mythe provient de ce que ces événements, censés se dérouler à un moment du temps, forment aussi une structure permanente. Celle-ci se rapporte simultanément au passé, au présent et au futur. » (Levi-Strauss, 1958, pp. 230 et 231).

Il est difficile de saisir tous les fils interprétatifs que l'on peut dérouler à partir d'un récit mythique dans la mesure où celui-ci rassemble

<sup>(4)</sup> Sur le thème de l'inquiétante étrangeté (*das Unheimliche*), nous renvoyons à notre article paru dans la revue *Topique* n° 54 de 1994, pp. 315-338, sous le titre « Automates et chimères – Le prophète et l'analyste : pour une relecture hoffmannienne de Freud ».

dans un système dynamique des symboles, des archétypes, des schèmes qu'il présente dans le fil d'un discours qui est langage. Mais « *la substance du mythe ne se trouve ni dans le style, ni dans le mode de narration, ni dans la syntaxe; elle est dans l'histoire qui y est racontée. Le mythe est langage mais un langage qui travaille à un niveau très élevé, et où le sens parvient, si l'on peut dire, à décoller du fondement linguistique sur lequel il a commencé par rouler* » (Levi-Stauss, 1958, p. 232). Le film *Blade Runner* se situe au centre de la trame qui constitue le récit mythique et remplit son double rôle, décrit l'actualité la plus brûlante et renvoie à un passé fondamental.

### Mythes et techniques traditionnelles : quelques constantes

Les mythes d'origine des techniques révèlent une première « vérité » sur laquelle la paléontologie s'est fondée. L'ancienneté des techniques est considérable (comment oublier que les premiers outils sont datés de cinq millions d'années). La diversité de leurs manifestations est si grande que toute simplification à leur égard doit être prise avec la plus grande circonspection. La même remarque peut du reste être faite à propos des récits mythiques au sein des sociétés traditionnelles. On retrouve cependant quelques constantes communes aux représentations de nombreuses cultures à propos de la naissance et du statut des objets techniques qui jouent un rôle majeur dans ces mythologies élaborées par les sociétés traditionnelles, tout particulièrement à propos de l'origine des objets.

Ils sont tout d'abord la marque de la puissance de l'homme sur son environnement, puissance fondée le plus souvent sur la ruse (Détienne et Vernant, 1974). Cette puissance technique des hommes doit du reste être lue dans son ambivalence. Ainsi par exemple, les forgerons, les alchimistes, les potiers sont à la fois ceux qui révèlent une puissance, mais aussi ceux dont le groupe doit se méfier (c'est pourquoi les forges et les forgerons sont installés à la périphérie des villes et des villages). Leur puissance, en fait, ne leur appartient pas; elle est plutôt celle du ou des Dieux dont ils détiennent une parcelle obtenue soit par un don divin (celle que reçoit Adam, image du Dieu) soit grâce à un cambriolage (le feu volé par Prométhée). Cette ambivalence révèle ainsi quelque chose de plus profond concernant l'essence des techniques: le processus par lequel les hommes et les objets techniques sont apparentés. C'est en effet la puissance du divin que les hommes mettent en cause dans leurs activités techniques. Ils expriment ainsi à la fois leur participation à ce divin, mais aussi leur dépendance totale à son ordre, dépendance que manifestent tous les mythes démiurgiques, tous les récits religieux de création qui livrent le même secret: l'homme est lui-même le résultat d'un procès de fabrication. L'acte de fabrication technique s'enracine en dernier lieu dans le geste divin qui fabriqua préalablement l'ancêtre de tous les

techniciens. Telle est peut-être la parenté la plus profonde entre l'homme (par extension, tous les êtres vivants) avec les objets techniques : ces deux lignées sont le produit d'un acte de fabrication. Cette parenté ne s'arrête pas là : de nombreuses mythologies insistent sur le fait que le vivant, le vivant humain particulièrement, est le modèle initial de tout objet technique et élargissent donc les propriétés des êtres vivants aux objets techniques eux-mêmes. Dans certaines conditions, oubli orgueilleux par l'homme des origines surhumaines de ses pouvoirs techniques, imprudences liées à des transgressions de tabous, les objets techniques s'animent et deviennent vivants. C'est cette intuition que l'on retrouve dans le thème juif du Golem (Meyrinck, 1969). Le Golem en effet est cette figure d'argile qu'anime un alphabet cabalistique, dont la force inouïe et non contrôlée se retourne contre ses créateurs. L'importance du thème du Golem tient dans le fait qu'une correspondance s'établit entre les lettres, leur combinatoire et l'organisation de la matière contenant en quelque sorte en germe ce que le langage codé animera en elle.

Les mythes traditionnels situent donc les techniques, les gestes techniques du fabricant, les objets techniques eux-mêmes au centre stratégique de leur récit, celui de l'origine des hommes et du monde. « *L'homo technicus* » fut d'abord lui-même être fabriqué par le ou les dieux, et le pouvoir qu'il possède sur le monde est une étincelle d'un pouvoir plus grand qui le fit naître. Le pouvoir divin qui fit surgir l'homme et le pouvoir humain qui se manifeste dans les créations techniques sont de même nature : la fabrication d'objets techniques est la marque la plus évidente du divin en l'homme et révèle son action démiurgique de même que les objets techniques peuvent à tout moment manifester leur ressemblance à leur modèle ultime, l'organisme humain, *a fortiori* tous les organismes vivants. Par ces quelques remarques à propos de l'origine mythique des objets et gestes techniques, il devient possible de comprendre l'un des grands messages des différentes mythologies à propos des réalisations techniques : artifices et organismes vivants sont profondément apparentés : non seulement les techniques peuvent simuler le vivant mais elles peuvent s'animer. Ces conclusions appellent une remarque : il n'est pas possible dans ce contexte de marquer des frontières nettes entre le vivant et le non-vivant. De nombreux récits le montrent, depuis la vitalisation des objets du monde que manifeste bien l'animisme africain, jusqu'au retour vers l'inerte de nombreux êtres vivants : titans devenus montagnes, demi-dieux devenus arbres, etc. Ces brefs rappels expriment bien la double dimension que les techniques révèlent aux hommes des sociétés traditionnelles : elles relèvent en effet d'une approche autonome en tant qu'activité culturelle particulièrement riche et elles expriment aussi une dimension surhumaine à l'œuvre dans le monde et dans l'homme. La pensée traditionnelle des techniques insiste donc sur la dimension transcendante des techniques et les enracine au cœur du divin. En ce sens, les techniques sont le destin de l'homme et le discours mythique en parle interminablement dans une connivence qui non seulement s'est mainte-

nue jusqu'à maintenant mais s'est renforcée de façon remarquable. Comment faut-il comprendre cette réactualisation si puissante des discours mythiques à propos des techniques? Il faut pour cela revenir aux discours philosophiques et à la source de leurs évidentes faiblesses.

### L'arrogance philosophique : le rejet des savoir-faire techniques

Dès sa naissance à Athènes, la pensée philosophique se fonde en tant que « *θεωρία* » qui s'oppose aux pratiques techniques, celles des artisans; cette opposition recouvre aussi celle du libéral et du servile: « *Chez Aristote, la hiérarchie du libéral et du servile, de la théorie et de la politique, de la nature et de l'art est parallèle à une hiérarchie économique et politique, la hiérarchie dans la cité, de l'homme libre et des esclaves* » (Ganguilhem, 1980). Cette vision du monde et des processus de connaissance ne va pas précisément dans le sens d'une autonomie des techniques, mais bien plutôt de leur subordination sans qu'il soit du reste possible de savoir si « *c'est la conception grecque de la dignité de la science qui engendre le mépris de la technique et par suite l'indigence des inventeurs... ou bien l'absence d'inventions techniques qui se traduit par la conception de l'éminente dignité d'une science purement spéculative, d'un savoir contemplatif et désintéressé?* » (Ganguilhem, 1980). Le contexte initial dans lequel se met en place la pensée philosophique n'attribue pas de valeur spécifique aux savoir-faire techniques; il ne faut donc pas s'étonner de l'absence d'une pensée philosophique cohérente à propos des techniques. Peut-être faut-il localiser encore plus profondément les origines de cette opacité du fait technique au travail philosophique. Celui-ci dès l'origine s'est enraciné dans le langage à l'intersection du signe, de l'être et de la valeur. L'homme est le vivant parlant, c'est ainsi que le définit le philosophe. Ainsi s'affirme dès le début le primat de la vision et de la langue. Mais ce ne sont pas là précisément les milieux d'expression de l'activité technique. Celle-ci est d'abord opératoire, active, de l'ordre du savoir-faire; elle n'est pas non plus liée au langage car il s'agit bien souvent de pratiques silencieuses dont l'apprentissage se fait fréquemment par l'imitation et non pas forcément par un enseignement parlé ou écrit. On peut ainsi opposer point par point les principaux caractères de la philosophie avec ceux caractéristiques des techniques<sup>(5)</sup>. **Il existe entre le fait technique et la tradition philosophique une étrangeté qui s'est maintenue.** Elle a des causes profondes et c'est pourquoi la formation d'une philosophie des techniques est en même temps une question centrale posée à la philosophie.

Un tel contexte, si rapidement évoqué, permet de mieux comprendre la vivacité des préjugés encore présents dans certains milieux scienti-

<sup>(5)</sup> Ces thèmes sont développés par M. Dérienne et J.-P. Vernant dans leur ouvrage « *Les ruses de l'intelligence, la métis des grecs* », 1978.

fiques à l'égard de l'activité technique. Les sciences modernes sont restées longtemps très proches du projet logo-théorique de la philosophie : elles sont nées en elle et leurs cheminements furent longtemps les mêmes. Comment s'étonner d'y retrouver une position analogue : « *les techniques, servantes des sciences dans le meilleur des cas, réduites à la technologie dans le pire* ». Il ne s'agit pas seulement d'un phénomène superficiel mais d'une situation « schizoïde », très développée en France qui, d'une part, dévalue de bien des manières les savoir-faire techniques aussi bien dans l'organisation des enseignements que dans l'entreprise, et plus généralement dans les discours dominants qui réduisent les techniques au rôle de sciences appliquées ou de technologies<sup>(6)</sup> et d'autre part, reconnaît leur omniprésence et leur importance.

Cette interprétation des rapports entre les techniques<sup>(7)</sup> et les sciences qui fait des premières les servantes des sciences, n'est plus acceptable car elle ne résiste pas à l'analyse des rapports réels se jouant entre ces deux pôles, que ce soit dans l'entreprise, dans les laboratoires ou dans l'enseignement. Disons de suite avant d'aller plus loin que ce « déni » des techniques a joué et joue encore un rôle politique et social en rabattant l'activité technique du côté des exécutants, ouvriers, contremaîtres, ou vers les éléments les moins « doués » au sein de l'enseignement. En un mot, ce discours dominant joue encore un rôle dans le système de reproduction sociale de notre pays, mais la diffusion des informations, la concurrence internationale obligent à des remises en question. Il faut se mesurer à de redoutables adversaires industriels, scientifiques et techniques dont l'efficacité et la créativité reposent, entre autres, sur des conceptions bien différentes des rapports entre les sciences, les techniques et l'industrie comme c'est le cas en Allemagne, aux Etats-Unis ou au Japon<sup>(8)</sup>.

<sup>(6)</sup> Le suffixe « *θεωρητικά* » désigne traditionnellement le caractère scientifique de la discipline. Il ne s'agit pas d'entamer une bataille de vocabulaire contre l'emploi du terme « technologie » mais de signaler la connotation qu'accompagne inconsciemment son utilisation très fréquente.

<sup>(7)</sup> Ce terme désigne de façon encore très générale les outils, les gestes, les produits.

<sup>(8)</sup> Il faut rappeler qu'il est possible de penser de façon non réductrice les relations entre les sciences et les savoir-faire techniques, ce que j'essaye de faire depuis des années en m'appuyant sur les rares textes disponibles de langue française et tout particulièrement sur l'œuvre de Leroi-Gourhan. Les traditions allemandes et anglo-saxonnes sont autrement plus importantes : on peut en suivre les traces depuis Ernst Kapp par exemple en 1877 dans l'Allemagne impériale jusqu'à von Neumann dans ses conférences de Yale en 1955 réunies sous le titre « *The Computer and the Brain* ».



## ENTRE LA PUISSANCE CONFUSE DES MYTHES ET LA FAIBLESSE DES DISCOURS PHILOSOPHIQUES : ÉLÉMENTS POUR UNE ÉVALUATION CRITIQUE DES TECHNIQUES BIOLOGIQUES CONTEMPORAINES

L'interprétation philosophique dominante à propos des techniques (les objets, les pratiques techniques) est essentiellement réductrice : celles-ci sont au mieux les « servantes des sciences » ; plus souvent, elles ne sont que technologies, sciences appliquées, autant dire qu'elles n'existent pas. C'est là, sans aucun doute, l'une des sources de l'inculture technique contemporaine, tout particulièrement en France. Cette inculture interdit évidemment toute évaluation des objets et gestes techniques au moment où précisément les machines quittent les espaces privilégiés dans lesquels se jouait l'interface homme-machine (les usines et les laboratoires) et envahissent la sphère de la vie privée, celle des circulations quotidiennes. Ainsi n'est-il pas étonnant de voir les penseurs institutionnels osciller entre une valorisation excessive des productions techniques et une appréhension angoissée de la puissance qu'elles développent.

Fondant leur légitimité sur ce silence de la raison, se développe l'espace des discours mythiques qui font appel aux affects et à l'ambivalence obscure de leurs assertions, obscurité qui se fonde sur la structure même des énoncés essentiellement impératifs du mythe, c'est-à-dire, non critiques, encore moins analytiques. Dans les circonstances présentes, l'absence d'analyses et d'esprit critique à l'égard des développements contemporains des techniques est néfaste ; le mythe ne saurait suffire à rendre compte de la situation contemporaine. Le film *Blade Runner* illustre bien cette situation : il décrit fort bien la situation très particulière vers laquelle convergent deux lignées de performances scientifiques et techniques d'origines bien différentes qui tendent pourtant à se recouvrir. Ce film-mythe admet comme un fait évident la conjonction des performances obtenues grâce aux techniques biologiques afin de mécaniser et transformer de façon dirigée les organismes vivants, avec les développements techniques concernant la simulation du vivant grâce aux travaux inspirés des neuro-sciences et de l'informatique.

Le fonds mythique rejoue donc dans ce film l'étroite conjonction qui lie depuis bien longtemps dans l'imaginaire des hommes les automates et les organismes vivants ainsi que la convergence de deux lignées unissant les techniques et les corps, l'une travaillant sur le mode de la simulation, du « comme si », l'autre transformant directement les organismes<sup>(9)</sup>.

<sup>(9)</sup> Quelques développements de cette deuxième partie sont proches de ceux que j'ai écrits pour la revue *Alliage*, n° 21, automne-hiver 1994, pp. 130-141.

## Le déni des techniques

Mais cet imaginaire mythique ne permet pas de proposer une évaluation sociale de telles évolutions, encore moins de comprendre « rationnellement » les convergences entre des structures simulatrices du vivant et des réalisations biotechniques. De même est-il impossible de rendre compte à partir de la seule pensée mythique de l'état réel des relations liant les sciences et les techniques contemporaines; comment rendre compte de ce déni des techniques dont il va être parlé quelques lignes plus loin. Il faut enfin reconnaître que l'orientation des sciences, des techniques et des performances qui les accompagnent ne semble pas seulement relever de motivations conscientes et rationnelles; pour une part difficile à évaluer, les sciences et les techniques modernes voient leur trajectoire infléchie par l'attraction de structures imaginaires, ce que l'on peut particulièrement noter à propos de leurs rapports avec les organismes vivants et surtout les corps humains<sup>(10)</sup>. Cette influence de structures imaginaires sur le développement des sciences et des techniques qui se mettrait en place de façon privilégiée et inconsciente en passant par les savoir-faire techniques est inquiétante au sens où elle peut réorienter des secteurs du développement industriel et scientifique vers la recherche de performances dangereuses pour le champ social tout entier. Une évaluation des techniques biologiques contemporaines est une nécessité impérative, essentiellement pour des raisons de prudence<sup>(11)</sup>: ce travail suppose que la part imaginaire et mythique qui inspire sans aucun doute l'orientation des performances techniques soit explicitée, que les savoir-faire techniques, la plupart du temps inconscients, soient davantage suivis et éclairés par la réflexion. Il s'agit là d'un programme culturel qui malgré quelques tentatives n'a pas encore vraiment trouvé sa reconnaissance. Relégation des savoir-faire techniques dans les « basses classes » et dans les filières pédagogiques d'échec, conscience encore larvaire chez les meilleurs des bureaucrates d'une nécessité de prendre en compte les savoir-faire techniques: tous les éléments du processus psychique de la dénégation sont bien présents, ce qu'il faut essayer d'approfondir davantage.

Le déplacement des connaissances qui s'est opéré dans l'Occident moderne du champ philosophique vers le champ scientifique n'a pas été sans effet sur la place accordée aux techniques. Les techniques dominées par la position éminente prise par les disciplines scientifiques ont bien été interprétées, à la manière des philosophes, en tant qu'activité servile.

---

<sup>(10)</sup> Thème développé par ailleurs dans la deuxième partie de l'ouvrage *Les corps transfigurés. Mécanisation du vivant et imaginaire de la biologie* (Tibon-cornillot, 1992).

<sup>(11)</sup> Le « pathos » bioéthique n'est le plus souvent qu'une sorte de vernis qui freine la lecture des véritables forces soutenant les pratiques les plus dangereuses de la recherche biologique. C'est autour des impératifs de prudence qu'une éventuelle réflexion sur l'auto-limitation des développements techniques peut avoir un sens (voir Tibon-Cornillot, 1994a).